

pas commettre des erreurs systématiques et faire évoluer sa maîtrise linguistique. C'est le modèle du locuteur enfant qui permet à l'A. d'aider le sceptique. L'erreur systématique puis l'autocorrection de l'enfant ne correspondent pas chez lui à une croyance fautive suivie d'une croyance vraie, car les croyances sont à propos de la signification du mot et l'enfant ne possède pas le concept de *désigner* qui exige la compréhension d'expressions et de concepts linguistiques. C'est pourquoi l'A. peut conclure son enquête «sur une note d'optimisme modéré»: «Si nous pouvons expliquer les erreurs systématiques des enfants sans leur attribuer de fausses croyances pertinentes pour la sémantique et la syntaxe des termes qu'ils emploient, qu'est-ce qui nous empêche de faire la même chose avec un locuteur sceptique?» (p. 271).

Pour l'histoire du scepticisme antique, le chapitre le plus intéressant est le chapitre 10 «Comprendre implique croire?» qui revisite le début de *PH II* et le passage du *Contre les grammairiens* (*AM I*) sur la notion d'usage commun d'une langue, avec l'analyse de plusieurs termes fondamentaux comme *voεiv* et *ζητεiv*, mais surtout *καταλαμβάνειν*. On lira avec intérêt le passage sur le paradoxe de Ménon dans sa version conduisant à la conclusion: «*x* ne peut pas enquêter sur *y*». La multiplicité des variantes de cet argument qui circulent au temps de Sextus, et dans différents passages de Sextus lui-même, expliquerait une ambiguïté de l'argument au II<sup>e</sup> siècle qui ne se trouvait pas chez Platon: «les dogmatiques avaient élaboré contre le sceptique une batterie d'arguments qui ne contenaient pas l'expression “savoir ce qu'est *y*”, mais plutôt “penser à *y*”: (*sic*) dans lesquels le problème n'est pas, comme dans le cas du paradoxe de Ménon, qu'enquêter sur *y* implique savoir ce qu'est *y* (ce qui semble contradictoire), mais plutôt que penser à *y* implique savoir (et donc croire) quelque chose par rapport à *y*, du moins pour certains *y* – c'est-à-dire pour les objets non-évidents par rapports auxquels les dogmatiques soutiennent leurs thèses» (p. 205).

Quelques articles importants avaient été consacrés à la question et les traductions récentes du *Contre les Grammairiens* en ont renforcé l'intérêt, mais L. Corti offre ici la première monographie consacrée à «la vie linguistique du pyrrhonien».

Brigitte PÉREZ-JEAN

Jean-Michel CHARRUE, *De l'être et du monde. Ammonius, Plotin, Proclus* (Études et commentaires, 109). Un vol. de 287 p. Paris, Klincksieck, 2010. Prix: 39 €. ISBN 978-2-252-03666-2.

Témoignage de cinq années de recherche, ce livre rassemble treize études consacrées à la tradition néoplatonicienne. Toutefois, il engage d'emblée la question de son titre. Plutôt que d'ontologie (*de l'Être*) ou de cosmologie (*du Monde*), il traite davantage d'*être-au-monde*, de l'homme dans le rapport éthique et épistémologique au réel qui l'entoure. J.-M. Charrue ne se penche pas sur un néoplatonisme de système et d'hypostases, mais sur une pensée centrée sur l'homme, la liberté et l'action, d'où émane une

anthropologie. Quant au sous-titre, il traduit les parties (inégaux) qui transparaissent en filigrane et incitent aux recoupements suivants.

Formée des trois premiers articles, la première s'articule clairement autour de la figure d'Ammonius, en tant que maître de Plotin et d'Origène. Dans son approche philologique, le chapitre I («Ammonius et Plotin») examine, au moyen des témoignages, son influence sur le néoplatonisme postérieur, qu'il annonce sur trois points: aider les auditeurs à connaître leurs propres opinions, produire une doctrine de l'âme que Plotin prolonge à de nombreux égards, annoncer la division hypostatique qui aboutira au système proclien *via* Plutarque d'Athènes. Appendice du précédent, le deuxième chapitre («Ammonius et les Chrétiens») lui emprunte plusieurs citations mais accentue davantage la fonction de la Providence. Enfin, le troisième chapitre («Origène élève d'Ammonius») envisage la possibilité que le traité *Des Principes* d'Origène porte la marque du néoplatonisme naissant, dans le contexte d'une Alexandrie où philosophes païens (Plotin) et chrétiens (Origène) suivaient les mêmes maîtres (Ammonius).

Une deuxième partie se dessine autour de la Providence, emboîtant à cet égard le pas de la précédente. Le chapitre IV («Providence et liberté dans le néoplatonisme») propose un *panorama* de cette doctrine, partant d'Ammonius vers Origène, Plotin et Proclus, et montre comment cette théorie charpente le néoplatonisme, en dépit des infléchissements apportés par chaque auteur quant à la liberté divine ou à la part de transcendance. Le chapitre V creuse ce thème chez le seul Proclus, afin d'illustrer les efforts de ce dernier pour restaurer une place à *ce qui dépend de nous*, malgré le déterminisme.

Les chapitres VI («Plotin et la mystique» qui, en accord avec son titre, est loin d'être le plus clair du recueil), VIII («Plotin, le stoïcisme et la gnose. Deux formes d'illusion») et IX («Plotin et l'image») forment un tout non consécutif et se présentent comme des *parerga* à un ouvrage antérieur de l'auteur, *Illusion de la dialectique et dialectique de l'illusion* (Paris, Les Belles Lettres, 2003). C'est bien d'illusion qu'il s'y agit, notamment celle de la beauté du monde qui mérite d'être connue et qui implique de développer un nouveau langage, celui de l'image, destiné à nous aider dans la connaissance du réel.

Vient ensuite un ensemble de chapitres liés par le regard de Plotin sur un prédécesseur, qu'il s'agisse de Parménide (VII), de Socrate (X) ou d'Épicure (XI). Ils trahissent tant la force que les faiblesses de ce livre. Ainsi la lecture des rares passages où surgit la pensée d'Épicure montre que celle-ci a pu accompagner Plotin dans sa réflexion sur les dieux, sur la matière et, surtout, sur les images. En revanche, l'examen des dix-huit occurrences de Socrate dans le *corpus* plotinien s'avère moins convaincant. Il paraît en effet symptomatique de la tendance de Charrue à quelquefois surdéterminer les textes ou à entreprendre des parallèles, notamment quand Plotin, suivant Aristote, se contente d'utiliser Socrate comme l'exemple type de l'individu. Si, par ce geste, Plotin a pu vouloir souligner l'humanité du philosophe, toute conclusion en ce sens résulte cependant d'un argument *ex silentio*.

Enfin, les deux derniers chapitres semblent former une cinquième partie, hétérogène, l'un traitant du désir (XII), l'autre d'Albert Camus (XIII). Ils peuvent pourtant être réunis par la dimension existentielle qu'ils mettent en jeu. Seul morceau véritablement inédit, le chapitre consacré à Camus offre à ce livre un peu d'exotisme. Il retrace le dialogue, parfois critique ou conflictuel, que le philosophe français a entretenu avec Plotin au fil de ses écrits, depuis son diplôme jusque dans ses œuvres littéraires et philosophiques.

Pour conclure, notons que, de façon générale, les textes réunis n'ont pas subi de vraie modification par rapport à leur publication originale. Ils conservent leur style, de conférences ou d'articles, sans avoir connu la réécriture qui aurait pu éviter les redondances (entre les trois premiers chapitres, ou entre les deux suivants) ou réduire les coquilles. Quelques curiosités auraient également pu être modifiées, plutôt que simplement précisées par une note, telles que les renvois en priorité à la publication originale des articles plutôt qu'à celle dans ce volume, ou le début abrupt d'un article, en raison de sa place au sein d'un tout cohérent à sa parution (voir p. 157, n. 1). Le lecteur pourra, du même coup, regretter l'absence d'une bibliographie et d'un index général.

Marc-Antoine GAVRAY

Chargé de recherches du F.R.S.-FNRS

Pauliina REMES, *Neoplatonism* (Ancient Philosophies). Un vol. de xii-244 p. Stocksfield, Acumen, 2008. Prix: 16,99 £. ISBN 978-1-84465-125-2.

Introduire à un courant aussi étendu que le néoplatonisme relève d'un pari ambitieux. En français, le dernier essai en date remonte au *Que sais-je?* de Jean Brun (1988). En anglais, il faut retourner en 1972, au *Neoplatonism* de R. T. Wallis. S'il existe des *Companions* et des introductions thématiques, Pauliina Remes comble donc avec ce livre une véritable lacune de la littérature propédeutique, qui intègre en outre les résultats de la recherche la plus récente. Elle propose en effet un ouvrage documenté, aussi bien informé des sources antiques que de la littérature secondaire, qui entend témoigner de l'actualité du néoplatonisme, tant du point de vue de ses enjeux philosophiques que de sa prégnance dans les milieux scientifiques.

Plutôt que d'adopter une perspective chronologique, qui consisterait à passer en revue chaque figure majeure, Remes nourrit l'ambition, presque néoplatonicienne, de révéler l'unité de ce courant au moyen d'une approche thématique. Le premier chapitre, introductif, présente ainsi les caractères généraux du néoplatonisme et les points de convergence entre auteurs, afin de souligner tant la spécificité et l'originalité de cette école de pensée, que sa continuité vis-à-vis de Platon et du platonisme antérieur. Remes présente ensuite succinctement les principaux auteurs: Plotin, Porphyre, Jamblique, Syrianus, Proclus, Damascius et Simplicius, mais aussi des personnalités que négligent beaucoup d'entreprises généralistes: Ammonius, Amélius, Hypathie, Plutarque d'Athènes.